

Leçon 1

Le problème et ses enjeux

Je vous propose d'entrer dans la philosophie de Nietzsche par le moyen d'une comparaison avec Kant relativement à la question du statut de la connaissance, de l'action et de leur rapport¹. On pourrait croire que la question n'a aucun sens à partir du moment où, si Kant élabore une Critique de la connaissance, Nietzsche affirme qu'il n'y a ni connaissance ni vérité. Ce n'est toutefois pas le cas. Car Nietzsche ne se contente pas d'affirmer que la connaissance est impossible, il donne une généalogie de ce qu'on appelle « connaissance », dans une analyse qui montre comment la conception naît à partir de la sensation. C'est à partir de l'analyse qu'il fait de l'activité cognitive humaine que Nietzsche affirme, précisément, qu'il n'y a pas de connaissance. Il ne faut d'ores et déjà pas se méprendre. Comment formuler précisément l'opposition entre Nietzsche et Kant ?

Si Nietzsche affirme qu'il n'y a pas de connaissance, ce n'est nullement parce qu'il assimile la connaissance à un acte, c'est-à-dire à l'imposition ou la création d'un sens que l'homme projette sur la réalité qui lui fait face. En effet, une telle idée se trouve déjà chez Kant. Celui-ci insiste sur la spontanéité et l'activité de l'entendement qu'il oppose à la réceptivité et à la passivité de la sensibilité. N'oublions pas que, dans la *Critique de la raison pure*, c'est l'entendement qui projette ses lois sur la nature². Ce n'est donc pas parce que

.....

1. Les œuvres de Nietzsche sont citées dans l'édition *Sämtliche Werke* (KSA), Kritische Studienausgabe in 15 Bänden, herausgegeben von G. Colli und M. Montinari, München, Berlin-New York, W. de Gruyter, DTV, 1980; traduction française, *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard, 1967-1997; *Sämtliche Briefe* (KSB), kritische Studienausgabe in 8 Bänden, herausgegeben von G. Colli und M. Montinari, Berlin-New York, W. de Gruyter, DTV, 1986. Liste des abréviations: NT (*La Naissance de la tragédie*), HTH (*Humain trop humain*), OSM (*Opinions et sentences mêlées*), VO (*Le Voyageur et son ombre*), A (*Aurore*), GS (*Le Gai Savoir*), Z (*Ainsi parlait Zarathoustra*), PBM (*Par delà bien et mal*), GM (*La Généalogie de la morale*), CId (*Le Crépuscule des idoles*), EH (*Ecce homo*). Les œuvres de Kant sont citées dans l'édition de l'Académie des sciences de Berlin (Ak.), Berlin-Leipzig, 1902-1923.
2. Ak. IV, p. 93.

la connaissance est un acte, une *Tat* ou un *Tun*, point sur lequel ne cesse déjà d'insister Kant, que, pour Nietzsche, elle se détruit comme connaissance.

Ensuite, ce n'est pas parce que la connaissance devient une action subordonnée à une valeur que, chez Nietzsche, elle se détruit comme connaissance¹. En effet, une telle formule est à nouveau applicable à Kant. Chez Kant, non seulement la connaissance est une action, dans la mesure où les concepts de la nature en général, donc les conditions de possibilité de la nature pour nous ne proviennent nullement de la nature, mais de l'entendement – non seulement la connaissance relève de l'activité de l'entendement, mais cette activité est soumise à des valeurs, à savoir les valeurs logiques. Ce sont les néokantiens de Heidelberg (et particulièrement Heinrich Rickert) qui ont insisté sur ce point. Il ne faut pas croire que, chez Kant, on pourrait distinguer une sphère de la connaissance qui, à côté de la sphère pratique (morale) et de la sphère esthétique, serait exempte de valeurs. Si le bien et le beau sont des valeurs, le premier une valeur morale et le second une valeur esthétique, la vérité est la valeur logique à laquelle est subordonné ce qu'on nomme « connaissance ». Kant, souligne pour la première fois Rickert, ne cesse de parler de validité logique (*logische Geltung*) lorsqu'il est question de la connaissance. La connaissance et donc la vérité, pour Kant et plus largement pour un kantien, sont fondées sur un certain type de validité, c'est-à-dire de valeur².

Au bout du compte, s'il n'y a plus pour Nietzsche de connaissance, ce n'est sûrement pas parce que la connaissance est une production de sens proprement humaine en fonction de valeurs, ce qui est littéralement déjà le cas chez Kant. Il faut donc être plus précis. Chez Kant, seule l'étanchéité de la sphère cognitive, subordonnée aux valeurs logiques sans aucune contamination par des valeurs d'un autre ordre (celles qui relèvent de la sphère morale) garantit l'existence du vrai et donc d'une connaissance au sens littéral et fort du mot. Chez Nietzsche, ce qui change tout, c'est qu'il n'y a plus d'autonomie des valeurs logiques et donc d'étanchéité de la sphère cognitive. Derrière les valeurs logiques, il y a

.....

1. Contra P. Wotling, *Nietzsche. La philosophie de l'esprit libre*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2008, p. 37-39.
2. Voir sur Rickert mes *Néokantiens*, Paris, Vrin, 2003, Chap. 1.

toujours autre chose qui se camoufle – la volonté de se faire valoir, celle d’asseoir son pouvoir sur l’autre, l’instinct de survie, etc. S’il n’y a pas de connaissance, pas de vrai, c’est parce qu’il n’y a aucune indépendance des valeurs logiques et que, derrière la volonté de vrai et la prétention au vrai, il y a toujours autre chose qui se cache. Du coup, ce qui semble vrai, ce qui est donné pour vrai et ce que soi-même on peut croire être le vrai, c’est tout simplement l’utile, ou bien l’agréable, ou bien encore autre chose – mais en tout cas pas le vrai. Et, du même coup, il y a d’autres types de discours et de raisonnement qu’on n’est pas capable d’entendre, et qui nous semblent faux, simplement parce que nous n’adhérons pas aux valeurs alogiques sur lesquels ils reposent.

On voit déjà l’intérêt d’une comparaison avec Kant : cela permet, selon moi, de spécifier la spécificité de la position de Nietzsche sans justement la manquer, faute de précision et de connaissance des autres philosophes. Cela permet aussi de saisir la place de Nietzsche dans l’histoire de la philosophie et sa spécificité.

En ce qui concerne la question de la connaissance, Nietzsche distingue nettement trois niveaux dans la constitution de la connaissance, à savoir la sensation, l’imagination (ou la perception) et la conception. Il reprend les concepts à partir desquels la philosophie moderne pense la connaissance (représentation, phénomène, sujet, etc.) et apporte une réponse aux questions autour desquelles cette philosophie moderne est ordonnée : qu’est-ce que la connaissance ? Est-elle immédiate ou représentative ? Quel est le statut de la représentation et des différents types de représentations qui concourent dans la connaissance ? Si tant est que la connaissance soit représentative, la représentation est-elle la propriété d’un « sujet connaissant » auquel Nietzsche ne ferait que conférer un nouveau statut ? Quel est le statut de ce « connaissant » que Nietzsche appelle « individu » et non « sujet », et qu’est-ce qui fonde son unité ?

L’enjeu est double. Il ne s’agit pas seulement de mettre au jour la conception de la connaissance qu’on trouve chez Nietzsche, et à laquelle les commentateurs se sont très rarement intéressés. Il s’agit également de montrer que cette conception s’élabore contre Kant et plus largement le kantisme, afin

de le surmonter. En ce sens, la philosophie de Nietzsche ne se construit pas dans l'ignorance aristocratique d'une philosophie qui n'aurait aucun intérêt pour lui, mais, au contraire, en relation avec cette philosophie qui doit être dépassée. C'est précisément en ce sens que, pour moi, Nietzsche n'est nullement un philosophe qui serait revenu à des thèses relevant du dogmatisme prékantien, parce qu'il ignorerait Kant – mais qu'au contraire il a pris acte des thèses de Kant et les a surmontées, ce qui constitue sa force et permet qu'on lui accorde le statut de postkantien, puisque le postkantisme se caractérise par la volonté de dépasser Kant¹.

Il n'y a pas que sur le statut de la connaissance, c'est-à-dire sur le terrain de la *Critique de la raison pure*, qu'il faut pour Nietzsche aller au-delà de Kant. C'est aussi le cas sur le terrain de la *Critique de la raison pratique*, celui de la détermination de l'action humaine, plus précisément celui de la morale et de la détermination des fins ou de la *Bestimmung* de l'humanité. Ce second rapport de Nietzsche à Kant est beaucoup plus connu que le premier, et il est le lieu où, lorsqu'on compare Nietzsche à Kant, on situe toujours l'opposition de celui-là à celui-ci. Cela posé, outre que les références à Kant ne sont pas plus nombreuses sur un des deux terrains, le rapport à Kant relativement au problème de la connaissance possède toutefois une priorité.

Si, au fond, la question de la connaissance est la question fondamentale, c'est parce qu'elle seule permet de mieux comprendre le statut du discours de Nietzsche. En effet, puisque ce que dit Nietzsche de la connaissance doit valoir pour son propre discours qui n'en est qu'une exemplification, nous comprendrons mieux en examinant ce qu'il dit de la connaissance la manière dont il envisage son propre discours. Sur cette simple question de l'autoréférence, on verra la filiation avec Kant.

Nietzsche, on le sait, nous dit que la connaissance n'existe pas et qu'il n'y a pas de discours vrai. Il n'a pas fallu attendre des commentateurs anglo-saxons comme Danto pour entendre dire qu'une telle proposition est insoutenable. Rickert, dans *L'Objet de la connaissance*, souligne que ce type d'énoncé est intenable du

.....
1. On trouve une affirmation analogue chez K. Jaspers, *Nietzsche. Introduction à sa philosophie*, trad. fr. H. Niel, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978, p. 290-291.

point de vue logique, dans la mesure où le contenu énoncé contredit la forme de l'énonciation (l'affirmation prétend en effet à la vérité)¹. La différence entre Rickert et Danto, c'est que celui-là ne renvoie à personne en particulier, se situant simplement sur le plan de l'analyse logique du jugement, alors que celui-ci l'affirme dans le contexte d'une présentation et d'une critique de la philosophie nietzschéenne. Du coup, dans le contexte du livre de Danto, remarquer que des affirmations du type « il n'y a pas de connaissance » ou « tout est interprétation » sont intenables, pour autant que la forme de l'énonciation prétend à la vérité et contredit le contenu énoncé, voilà qui équivaut à une réfutation définitive de Nietzsche². Danto insiste sur le passage du § 22 de *Par delà bien et mal* où Nietzsche, après avoir écrit que tout est interprétation, ajoute : « Et si ce n'est encore là qu'une interprétation – vous allez, bien entendu, me faire cette objection – et bien ! tant mieux ! » Il écrit que « Nietzsche était conscient de ces difficultés [sc. les difficultés logiques posées par sa position], il me semble ». Rassurons Danto : c'est une certitude, puisque le texte cité en témoigne, jusque dans le ton (l'allocution du lecteur). Puis, après avoir commenté la citation de Nietzsche en expliquant qu'il n'y a plus de vrai puisque tout est affaire de volonté (« la philosophie est la contestation d'une volonté par la volonté³ »), Danto conclut : « Je doute que quelqu'un soit satisfait par une telle réponse, car je ne suis même pas certain que ce *soit* une réponse⁴ ». C'est justement là le problème. Étant donné que Danto ne peut pas imaginer qu'un discours tel celui de Nietzsche puisse être autre chose qu'un discours prétendant au vrai et la philosophie quelque chose d'autre qu'une forme de connaissance, l'assertion nietzschéenne ne veut littéralement rien dire. Pour ne serait-ce qu'imaginer une autre possibilité que celle selon laquelle l'assertion nietzschéenne « tout est interprétation » vise le vrai ou prétend au vrai, il faut toutefois concevoir une voie plus précise que celle qui dit que « tout est volonté de puissance » au

.....

1. Voir mes *Néokantiens*, *op. cit.*, p. 50.

2. A. C. Danto, *Nietzsche as Philosopher*, Columbia University Press, 1980, p. 230. L'argument est repris pour sa scientificité par J. Bouveresse, qui cite le texte de Danto : *Le Philosophe chez les autophages*, Paris, Minuit, 1984, p. 113. Voir aussi sur ce point R. H. Grimm, *Nietzsche's Theory of knowledge*, Berlin – New York, W. de Gruyter, 1977, p. 26 et s.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

sens où, derrière la prétention au vrai, chacun affirme (sous-entendu : de façon gratuite) sa volonté de puissance.

Il apparaît en tout cas que l'analyse de la connaissance produite par Nietzsche n'est pas une théorie de la connaissance, puisqu'elle ne prétend pas au vrai. Elle est une simple conception de la connaissance (on expliquera plus tard la différence). Mais qu'est-ce qui fonde alors son intérêt, si ce n'est pas une prétention au vrai ? Ne se justifie-t-elle pas autrement qu'à titre d'affirmation gratuite de la volonté de puissance de Nietzsche ?

Et c'est ici qu'on touche la question la plus profonde et la plus difficile. Mais qu'est-ce que la philosophie si elle n'est pas une forme de connaissance ? Ou bien : le discours de Nietzsche, puisqu'il sort justement de cette sphère du vrai qui a caractérisé la philosophie jusqu'à Nietzsche (et qui la caractérisera après, jusque chez Husserl et même Heidegger), ne s'éjecte-t-il pas hors de la philosophie pour entrer dans un type de discours qui relèverait davantage de la poésie ?

La voie par laquelle nous entrons dans la philosophie nietzschéenne, certes, n'est pas la voie habituelle, puisque nous n'y entrons pas au moyen des concepts considérés comme les concepts essentiels de Nietzsche : la vie, la volonté de puissance, l'éternel retour, le chaos, le devenir, Dionysos, etc. Mais il faut souligner plusieurs choses. On ne peut entrer dans ces notions majeures de nietzschéisme et dans la philosophie de Nietzsche sans précaution, dans la mesure où le terrain est constamment piégé et qu'il faut se méfier – et même toujours doublement se méfier (se méfier de Nietzsche et se méfier de soi). Voilà ce que permet justement la voie d'abord qu'est la question de la connaissance, qui nous rend vigilants vis-à-vis du discours de Nietzsche lui-même, et donc aussi vis-à-vis de la manière dont il produit les concepts de volonté de puissance, d'éternel retour, etc., de sorte qu'il nous rend attentifs à une question plus importante que celles de la volonté de puissance, l'éternel retour, etc., à savoir : quelle est leur sens et/ou leur fonction dans l'économie du discours nietzschéen ? Par là, cette voie d'abord nous entraîne vers une généalogie des notions majeures du nietzschéisme, ce qui nous permettra de mieux les comprendre que si on les prend frontalement.

Leçon 2

Le rapport de Nietzsche à la tradition philosophique

J'ai donc choisi de développer mon analyse sur le terrain d'une comparaison avec Kant. Selon un préjugé généralement admis, Nietzsche ignorait Kant. La rapidité de la critique nietzschéenne, son ton polémique et son caractère allusif peuvent nous faire croire à une critique superficielle tombant à côté de la philosophie de Kant et trouvant son origine dans une méconnaissance de Kant. De là le peu d'intérêt, dans la littérature concernant Nietzsche, sur les rapports avec Kant¹.

Nietzsche connaissait Kant. C'est même le philosophe auquel, dans les textes de Nietzsche, il y a le plus de références, « à l'exception de Schopenhauer », comme le souligne R. Kevin Hill², qui note qu'il y a « 381 occurrences du mot "Kant" et des termes liés (p. ex. "kantien") dans l'édition Colli-Montinari³ ». Il ajoute que ces références ont surtout lieu pendant deux périodes : « du milieu et fin des années 1860 au début des années 1870, et à partir du milieu des années 1880⁴ ». Kant, donc, est un interlocuteur véritable de Nietzsche : les textes l'attestent. À cela, il faut ajouter les références à des problèmes ou

.....

1. En langue française, il n'y a que l'ouvrage d'O. Reboul, *Nietzsche critique de Kant*, Paris, PUF, 1974, qui porte sur le sujet. En langues étrangères, outre l'ouvrage en anglais de R. Kevin Hill (voir note suivante), on trouve en langue allemande les actes du colloque *Kant und Nietzsche im Widerstreit*, B. Himmelmann (dir.), Berlin-New York, W. de Gruyter, 2005, ainsi que le vol. 9 des *New Nietzsche Studies* (vol. 9, 2013-2014), dans lequel ma dissertation « Nietzsche and Kant: The Determination of Action » est un résumé de ce qui est développé ici au chap. 5. Joseph Simon a centré son travail sur le rapport entre Nietzsche et Kant : voir particulièrement *Philosophie als Verdeutlichung: Abhandlungen zu Erkennen, Sprache und Handeln*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. C'est aussi le cas de Friedrich Kaulbach, *Philosophie des Perspektivismus: Wahrheit und Perspektive bei Kant, Hegel und Nietzsche*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1990.
2. R. Kevin Hill, *Nietzsche's Critiques. The Kantian Foundations of his Thought*, Oxford University Press, 2003, p. 20.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

des expressions kantienne (« chose en soi », « noumène », « phénomène », « caractère intelligible », « loi morale », etc.).

Faisons un point sur la connaissance que Nietzsche a des textes. Le premier type de connaissance qu'il a de Kant est lié au fait que, à son époque, c'est-à-dire lorsqu'il fait ses études, l'enseignement de la philosophie est profondément empreint de philosophie kantienne. La philosophie, dans l'Allemagne du XIX^e siècle, est toute occupée à débattre sur un terrain qui a été fixé par Kant, d'abord avec le postkantisme, ensuite avec le néokantisme dans les années 1860. Outre le kantisme qui colore les débats philosophiques, et qui déjà confère une familiarité avec les problèmes kantien, la théorie de Kant ne peut rester inconnue de celui qui découvre, pendant l'hiver 1865-1866 et donc aux environs de ses vingt ans, l'œuvre majeure de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Si l'admiration du jeune Nietzsche pour Schopenhauer lui fait prendre Kant pour un philosophe secondaire, la distance qu'il prend vis-à-vis de Schopenhauer et la conquête de sa propre voie font passer Kant au premier plan. Comme écrit Michel Haar : « Dès 1872, ce constat catégorique : “La philosophie depuis Kant est morte. Schopenhauer : un simplificateur qui déblaie la scolastique”, indique un retour à Kant qui ne se démentira plus¹ ». En outre, Nietzsche a lu des auteurs majeurs sur Kant qui lui sont familiers : Kuno Fischer évidemment, mais également Eduard Zeller, Otto Liebman et Friedrich Albert Lange², donc les fondateurs du néokantisme au sens large. Si Lange, par exemple, fut aussi particulièrement important dans la formation de Cohen (celui-ci lui dédie sa *Théorie kantienne de l'expérience*), qui a lieu au même moment, notons que Nietzsche ignore copieusement le néokantisme de Marbourg (il n'y a pas une mention de cette école ou de sa doctrine dans son œuvre).

Enfin et surtout, il y a la fréquentation des textes de Kant, et particulièrement des trois Critiques, qui est attestée par les écrits de Nietzsche lui-même. La première Critique à laquelle s'intéresse Nietzsche est la troisième, comme en témoigne le projet de thèse de 1868, publié sous le titre *Sur la téléologie*, où la

1. M. Haar, *Nietzsche et la métaphysique*, Paris, Gallimard, Tel, 1993, p. 68-69.

2. Voir C. P. Janz, *Nietzsche. Biographie*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1978, tome II, p. 364-365, 503.